

prévu : elle a tout enseigné. Les Religieuses ne peuvent choisir un meilleur Directeur ; & c'est - là qu'elles s'adresseront, si leur piété n'a point ces affections trop sensibles, qui nuisent à la vraie dévotion.

Consultez donc Sainte Thérèse, & non le Frere Ganganelli, qui est le plus mince personnage que je connoisse. Je ne fais que glaner après tous ceux qui ont amplement moissonné ; & toute la correspondance que je puis avoir avec vous, c'est que vous voudrez bien prier pour moi. Les Oraisons des Carmélites sont les plus agréables parfums qui puissent monter au trône de Dieu. Mais pour ne pas interrompre davantage le silence qui vous est prescrit, je me contente

d'ajouter à cette Lettre, le respect avec lequel je serai toute ma vie, votre très-humble, &c.

*Au Couvent des SS. Apôtres, ce 19  
Juin 1749.*

---



---

### LETTRE XVI.

*Au Cardinal VALENTI,  
Secrétaire d'Etat.*

EMINENTISSIME,

Cette Lettre est une supplique d'un pauvre Religieux, qui vous prie pour un pauvre ; c'est-à-dire, moins que rien aux yeux d'un Seigneur tel que vous ; mais un sujet digne de toute votre attention, si vous l'envisagez du côté de cette philosophie chrétienne, qui rap-

proche tous les hommes, & qui dirige vos actions.

Il est question de Dominique Baldi, domestique attaché à votre service depuis long-temps, & qu'on vient de renvoyer pour un simple mouvement de vivacité. Comme il est du village où je suis né, & que je lui connois nombre de bonnes qualités, & sur-tout celle de vous être singulièrement attaché, j'ose vous supplier de lui rendre vos bontés.

Vous avez l'ame grande, Monseigneur; & je suis assuré du succès, pour peu que vous l'écoutez: votre cœur fera mon meilleur intercesseur auprès de vous. Les hommes ne sont pas des Anges les serviteurs ont des défauts, & les maîtres également.

J'aurois été moi-même solliciter cette grace; mais vraisemblablement il m'auroit fallu faire anti-chambre, à raison des personnes & des affaires qui vous assistent; & je n'ai pas le loisir de perdre mon temps. On m'impose tant de fardeaux de toute espece, que j'ai besoin de tout mon courage pour n'y pas succomber.

Si vous exaucez ma priere, ma gratitude sera aussi durable & aussi étendue, que le profond respect avec lequel je suis, de votre Eminence, le très-humble, &c.

*A Rome, ce 21 du courant.*



## LETTRE XVII.

*Au même.*

JE suis tout glorieux de ce qu'un atome a fixé l'attention d'une Eminence; & de ce qu'un pauvre malheureux, qui n'avoit qu'une recommandation aussi chétive que la mienne, est rentré à votre service: cela vous fait d'autant plus d'honneur, que cela vous annonce pour un Grand sans prévention, c'est-à-dire, pour un phénomène.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*A Rome, ce 22 du courant.*



## LETTRE XVIII.

*Au Prélat CERATI.*

ENCHAINÉ par état, tourmenté par des affaires, entraîné par le temps, je ne puis disposer de mes journées de manière à vous joindre. Le jour n'a pour moi que six heures, tant je suis occupé. Plût à Dieu que tous ceux qui s'ennuient, pussent me faire présent de tous les momens qui leur sont à charge: ce ne seroit pas pour mener une plus longue vie, mais pour me livrer à l'étude tout à mon aise, sans crainte de devenir taciturne!

Vous êtes heureux d'être à Florence, où il n'y a point de cour à faire qu'aux monumens, aux bibliothèques, aux personnes let-

trées : on ne craint pas d'en être mal reçu.

Je vous ferai passer incessamment le mémoire que vous me demandez : j'y mets toute la modération possible, & parce que cela est conforme à la charité, & parce que les ouvrages écrits avec passion, eussent-ils pour eux la vérité, n'opèrent aucun bien.

Vous avez beau me vanter les agrémens du jardinage, il m'est impossible de m'y livrer : je ne connois que les prairies & les champs : lorsque j'ai besoin de me promener, le hazard me ménage mille petits sentiers charmans, où j'aime singulièrement à m'égarer.

Le Pape ne fait que ce qu'il doit faire, en vengeant la mémoire du Cardinal Noris. Il seroit cruel qu'on

qu'on fût hérétique, parce qu'on est Augustinien ou Thomiste, c'est-à-dire, d'une doctrine solennellement approuvée par l'Eglise; mais quand on est poussé par le fanatisme, on ne raisonne plus, & l'on ne voit rien.

Le bon Evêque de Spolète jouit toujours de la meilleure santé: il m'écrit aussi gaiement que s'il n'avoit que vingt ans. Il est comme le Pape (Benoît XIV) qui ne s'attriste jamais de rien: il se plaint de ce que les Hermites, qui vivent presque sous ses yeux, sont trop dissipés; c'est un mal qui gagne presque toutes les Communautés: il n'y a plus d'études que par extraits. Pourvu qu'on ait l'épiderme des sciences, on se croit un grand docteur. Je ne fais pas

où cela nous mènera ; mais je crains bien que nous retombions insensiblement dans l'ignorance du dixième siècle. La science est comme la lune, qui après s'être montrée toute entière, ne fait plus voir qu'une moitié d'elle-même, & finit par se cacher.

Le sommeil auquel je ne veux pas manquer, m'annonce qu'il faut nous quitter. Ce qui me console, c'est que mon amitié pour vous ne dort jamais ; & que la nuit comme le jour, je suis irrévocablement votre très-humble, &c.

*A Rome, ce 8 Juillet 1749.*




---



---

LETTRE XIX.

*Au Comte \*\*\*.*

MONSIEUR,

J'étois trop l'ami de votre père, & je suis trop le vôtre, pour ne pas vous rappeler à vous-même, dans un temps où vous vous en éloignez si étrangement. Est-il possible que ce cher enfant, que j'ai vu dans la maison paternelle, si doux, si honnête, si vertueux, ait totalement oublié ce qu'il étoit, pour devenir brusque, hautain, indévoit ? J'ai toute la peine du monde à me le persuader ; mais cela m'est si souvent assuré ; & par gens qui vous fréquentent, qu'il n'y a pas lieu d'en douter.

Venez me voir, je vous supplie; & dans l'effusion d'un cœur qui vous aime tendrement, je vous dirai, non ce que le ressentiment inspire, non ce que la prévention suggere, non ce que les reproches ont d'amer, mais tout ce que l'attachement le plus vif peut dicter, pour vous retirer de l'abyme où les mauvaises compagnies vous ont précipité.

Vous ne trouverez en moi, ni un moniteur impérieux, ni un pédagogue irrité; mais un ami, mais un frere, qui vous parlera comme il se parleroit à lui-même, avec la même douceur, avec la même tranquillité. Je fais que la jeunesse est un âge bouillant; qu'on a toute la peine à se garantir du monde, quand on est riche & livré à ses goûts. Mais l'honneur, mais la rai-

son, mais la décence, mais la Religion, tout cela, ne doit-il pas parler plus fortement que les passions & les sens?

Qu'est-ce que l'homme, mon cher ami, s'il ne prend plus conseil que de son cœur corrompu? Hélas! je trouverois en moi-même, ainsi que vous trouvez en vous, de quoi m'égarer, si je n'écoutois ma conscience & mon devoir; car nous n'avons tous en partage que le mensonge & la corruption.

Je vous attends avec la plus grande impatience, pour vous tendre les bras, pour vous embrasser. Ne vous effarouchez point à la vue de mon cloître & de mon habit: c'est précisément parce que je suis Religieux, que je dois avoir plus de charité. Nous pleurerons en-

semble sur le malheur d'avoir perdu un pere qui vous étoit si nécessaire ; je tâcherai de vous donner des avis, pour que vous le fassiez revivre par vos mœurs. N'outragez pas sa mémoire, en menant une vie déréglée.

Il n'y a encore rien de perdu, si vous daignez m'écouter; car j'ai la confiance que le plan de vie que je vous tracerai, remettra les choses dans l'ordre où elles doivent être : ne craignez point, je ne vous enverrai faire pénitence, ni chez les Capucins, ni chez les Chartreux : je n'aime pas les partis violens. Le Ciel nous inspirera : Dieu n'abandonne pas ceux qui reviennent à lui. Je ne sortirai point demain pour vous recevoir.

---

 LETTRE XX.

*Au même.*

EST-IL possible, mon cher Monsieur, que non-seulement vous n'ayiez pas paru chez moi, comme je vous en avois supplié, mais que vous vous soyiez même fait céler lorsque je me suis transporté pour vous voir. Eh! que diroit votre pere, à qui vous promîtes, au moment même de sa mort, que vous auriez une entiere confiance dans mes avis; que vous vous feriez un devoir de cultiver toujours mon amitié? encore une fois, que diroit-il? Ne suis-je pas celui qui vous ai porté tant de fois dans mes bras, qui vous ai vu croître avec le plus grand plaisir, qui vous

ai donné les premières instructions; & à qui, dans mille occasions, vous avez témoigné le plus grand attachement?

Voulez-vous que je me mette à vos genoux, pour vous engager à me rendre votre amitié? Je m'y mettrai: rien ne me coûte; quand il s'agit de rappeler un ami à son devoir.

Si vous n'aviez pas un cœur noble, un esprit pénétrant, je désespérerois, & de votre changement, & de mes conseils: mais vous avez reçu une belle ame en partage, & une sagacité peu commune. Vous imaginez-vous, de bonne foi, que je me ménage le plaisir de vous gronder? Mais il n'y a que les faux dévots qui trouvent de la satisfaction à se courrou-

cer. J'ai heureusement assez lu l'Évangile, ma règle & la vôtre; pour savoir comment Jésus-Christ recevoit les pécheurs; & comment on doit être attentif à ne pas éteindre la mèche qui fume encore, & à ne pas rompre le roseau déjà brisé; & je n'ai point oublié que Jean l'Évangéliste monta à cheval, malgré son grand âge, pour chercher un jeune homme qui le fuyoit, & qu'il avoit élevé. D'ailleurs, ne me connoissez-vous pas depuis long-temps, comme un homme qui n'a ni morgue, ni humeur, & qui fait compatir aux foiblesses de l'humanité? Plus vous me fuyerez, plus je vous croirai coupable. N'écoutez point vos camarades: laissez parler votre cœur; & sur le champ je vous verrai. Le



mien me presse de ne jamais vous abandonner : je vous persécuterai à force de vous aimer ; & je ne vous donnerai point de relâche jusqu'à ce que nous nous soyons rapprochés.

C'est parce que je suis votre meilleur ami, que je vous cherche, dans un temps où presque tous vos parens ne veulent plus entendre parler de vous.

Si vous craignez mes remontrances, je ne vous dirai rien, bien convaincu que vous vous accuserez vous-même, & que vous ne me laisserez pas le temps de prêcher. Essayez au moins une visite ; & si elle ne vous est pas agréable, eh bien, jamais vous ne me reverrez ! Mais je connois votre ame, je connois la mienne ; & je

fuis bien sûr qu'après cette entrevue, vous ne voudrez plus me quitter.

Je dois naturellement avoir plus d'ascendant sur votre esprit, moi qui vous connois depuis vingt ans, que tous les jeunes gens qui vous entourent, qui ne s'étudient qu'à manger votre bien, & qui ne sont vos amis, que pour ruiner votre réputation & votre santé.

Si mes larmes peuvent vous toucher, je vous proteste qu'elles coulent actuellement, & qu'elles ont pour principe ce qu'il y a de plus précieux dans l'univers, la Religion & l'amitié. Venez les sécher : ce sera le vrai moyen de me prouver que vous vous souvenez encore de votre pere, & que vous

favez être sensible aux peines d'un ami.

*A Rome, ce premier Février 1750.*

---

LETTRE XXI.

*A M. l'Abbé NICOLINI.*

LE portrait, Monsieur, que vous me faites de l'incrédulité, m'alarme sans m'étonner : outre que cela a été prédit dans les Livres saints, jusqu'au moindre *iota*, l'esprit est capable de tous les écarts, lorsque le cœur est corrompu. Du desir qu'on a qu'il n'y ait point de Dieu pour punir les crimes, on conclut qu'il n'existe pas : *dixit impius in corde suo, Non est Deus.* Le déisme conduit insensiblement à l'athéisme ; on n'a plus

de bouffole, quand on n'a plus de religion : elle seule est le point d'appui sur lequel on puisse raisonnablement se fonder.

Malgré les affreuses conséquences de la nouvelle philosophie, je suis d'avis qu'on ne doit point irriter ceux qui la professent. Il y a des convaincus qui méritent de la commisération ; parce qu'au bout du compte, la foi est un don de Dieu. Jesus-Christ, qui tonnoit contre les Phariséens, ne dit rien aux Saducéens. On ramenera bien plus facilement les incrédules par la douceur, que par la sévérité. On prend avec eux un ton d'orgueil, qui les blesse vivement, d'autant mieux qu'on leur répond souvent avec beaucoup moins d'esprit qu'ils n'en mettent dans leurs dis-